

L'injuste pensée

Un rêve

Je monte à une échelle de bois très étroite et Jo (mon petit-fils, 14 ans) monte derrière moi. Par jeu, il secoue l'échelle. Je lui dis de ne pas la secouer, c'est dangereux ; mais il continue. Arrivés en haut, je me suis mis à le biffer, à le taper et lui griffer le visage tellement j'avais de haine contre lui.

Je viens de recevoir ma fille et l'un de mes petits-enfants, pendant trois jours. Je suis un peu déçu de l'expérience. Jo se traîne, et n'arrive pas à parler. Il est affalé sur le canapé, semble faire un effort inouï pour s'en détacher. J'avais prévu quelques activités incontournables, escape game, théâtre, qu'il a beaucoup apprécié, mais pour le reste je lui demandais ce qu'il aimerait faire et il ne savait jamais. Je l'interrogeais sur son école, sur ses copains, sur ce qu'il aimait comme musique, sur sa vie ; j'obtenais des réponses bateaux, presque arrachées, sans véritable présence du bonhomme. J'ai remarqué à plusieurs reprises que, à mes questions, sa mère répondait à sa place. Il se trouve que sa mère est ma fille, que je l'aime beaucoup et que je n'ai pas envie de me montrer désagréable. Je ne l'ai reprise qu'une fois en lui disant de laisser son fils répondre. J'aurais peut-être dû le faire plus.

Spontanément il ne dit rien ; il regarde par la fenêtre les yeux dans le vague, avachi ; ou bien il s'affale sur sa mère, ou sur moi, reste couché en travers de nos genoux. Il émet souvent des onomatopées de bande dessinée. Pfffiou, aïeuh, waouououousplashboum.

J'ai eu le sentiment d'être devant un mur que je ne parvenais pas à gravir. D'où l'échelle, je pense. Mais il ne m'aide pas, il rend l'ascension dangereuse par sa propension à jouer de tout. Donc il m'a énervé au point d'avoir envie de le taper. Je ne pensais pas que c'était à ce point, mais mon rêve me révèle une vérité que j'aurais aimé me dissimuler à moi-même.

A son âge et à tout âge, ma fille n'a jamais été comme ça ; elle a toujours été dynamique, curieuse de tout. D'ailleurs nous avons passé un bon moment tous les deux, pendant ces trois jours.

Comme je me suis disputé avec le père de Jo et que je ne veux plus le voir, j'ai tendance à lui mettre ça sur le dos : je l'ai assez vu hurler sur ses enfants, à tout propos et surtout hors de propos. Pour autant que je sache, il ne les a jamais battus, mais mon rêve me dit que l'envie ne devait pas lui manquer. Je fais de la projection, bien entendu. Je me dis que Jo a été mis en position d'impossibilité de s'exprimer, hélas, aussi du fait de sa mère qui répond à sa place, comme le faisait la mienne à mon égard. Ça, j'aime moins me l'avouer. Je me dis qu'il me met dans la position violente de celui qui l'a mis lui-même dans cette position passive, par une sorte de transitivité. Pure hypothèse bien entendu, qui m'aide à faire passer le gout amer de ce rêve.

Je leur ai fait visionner le film « Hors normes » pour qu'ils voient un peu mieux ce que j'avais fait pendant des années quand je bossais en hôpital psy. Ils ont beaucoup aimé. Ça m'a donné l'occasion d'en reparler un peu avec ma fille, épisode pendant lequel Jo dormait sur le canapé à côté de nous. Ce film est super bien. Je reconnais l'humanité de ces éducateurs de fortune, et ce qu'ils font est évidemment cent fois mieux que l'abrutissement médicamenteux proposé dans les hôpitaux. Mais ils réagissent en éducateurs ; j'ai expliqué à ma fille comment j'aurais réagi, par exemple, au gars qui demande tout le temps s'il peut taper sa mère. Bruno Laroche (Vincent Cassel) répond invariablement par : « non tu ne peux pas taper ta mère ». Moi, j'aurais ajouté : « alors,

pourquoi as-tu envie de taper ta mère ? ». Ce genre d'obsession ne tombe quand même pas du ciel, même si cette mère a l'air à la fois admirable et paumée, très en souffrance du fait de l'état de son garçon.

Je repense à mon rêve : dans la vie quotidienne de ces trois jours, j'ai été un grand père admirable, gentil, attentionné, organisateur d'activités, à l'écoute ; mais mon rêve me révèle mon véritable sentiment, qui n'était peut-être pas là au début des trois jours, qui est peut-être induit par lui du fait de l'induction de son père, mais quand même. Je comprendrais qu'un jour, par exemple, si la situation était plus grave, il émette l'envie de taper son grand père en juste réponse à mon sentiment inconscient.

Encore un mot sur le film.

Joseph, celui qui veut taper sa mère, est un passionné de machine à laver. Il veut tout le temps « toucher tous les boutons ». Je sais, pour en avoir rêvé, que la machine à laver est un symbole du ventre maternel ; d'où l'expression : « laver son linge sale en famille » et l'envie de toucher à tous les boutons de maman pour se mettre soi-même dans son ventre. Là encore, la réponse de l'éducateur, Bruno c'est de lui trouver un stage dans un atelier de réparations de machines à laver. C'est admirable, tous les efforts qu'il déploie pour que ça marche et que ça débouche sur un emploi. Ça échoue, bien sûr. Moi, j'aurais quand même régulièrement posé la question : « qu'est-ce qui t'intéresse tant dans les machines à laver ? », même si je n'obtiens pas de réponse brut de décoffrage. Je lui aurais demandé de me raconter ses rêves, car il n'y a guère qu'à travers un rêve que l'on peut repérer l'interprétation d'une telle chose.

Mais ces gens, qui n'ont pas de diplôme, qui ne sont pas agréés par l'ARS, travaillent avec leur cœur. Ils sont là, ils s'intéressent et, mieux : ils aiment les ados qui leur sont confiés. Malgré leurs maladresses, c'est mille fois mieux que la médicalisation spécialisée.

Un exemple, qui m'a rappelé ma façon de fonctionner quand j'étais en hôpital. Un des éducateurs stagiaires, que « la voix des justes » (association confessionnelle juive) a recruté à « l'escale » (association dont l'animateur est un musulman), assiste à une séance d'orthophonie. La jolie praticienne essaie de faire en sorte que Valentin, un dit-autiste sévèrement atteint, qui ne parle pas, demande à boire à l'aide d'une série d'images (méthode Teach ou Aba, je ne sais plus). Il y parvient, et elle lui sert un verre d'eau. Alors il ajoute l'image « je veux pas ». Elle ne comprend pas. Heureusement à cet instant, elle est appelée à l'extérieur. Elle confie Valentin au stagiaire. Celui-ci vide le verre d'eau dans un récipient annexe et remplace l'eau par du coca. Valentin boit aussitôt. Quand l'orthophoniste revient, inconsciente de la manœuvre, elle voit le verre vide et félicite Valentin : il a bu ! Elle le renvoie avec le satisfecit d'une bonne séance.

Ça m'a rappelé cette histoire où j'ai donné clandestinement des gâteaux à ce gars constipé depuis trente ans, avec un ventre de femme enceinte plein de merde, que trente ans de psychiatrie et de régimes forcés, de lavements forcés et de médicaments forcés, n'avaient pas réussi à guérir. En trois mois, il a été guéri.